

# « IL FAUT UNE MUSÉOLOGIE MULTIVOCALE »

En 2000, Joris Capenberghs avait été chargé de rédiger un projet de modernisation muséologique pour Tervuren. Il revient ici sur la mise à l'écart de son projet et sur le type d'approche muséologique qui a été adoptée.

Interview réalisée par Arnaud Lismond-Mertes (CSCE)

La « décolonisation » du Musée royal d'Afrique centrale (MRAC) est aujourd'hui présentée comme un processus qui aurait commencé en 2000 par le lancement de l'exposition temporaire « CongoExIt-Museum » et dont les progrès seraient peut-être lents mais continus. Il n'est rien, les blocages sont en la matière récurrents, comme en témoigne la mise au rancart du projet de « modernisation » muséale qui avait à cette époque été demandé à Joris Capenberghs. Celui-ci a accepté de nous raconter comment ce premier projet novateur a été écrasé dans l'œuf. Il partage également son point de vue sur la muséologie de l'exposition rénovée qui est aujourd'hui présentée à Tervuren. Joris Capenberghs est historien de l'art et anthropologue. Il est professeur indépendant et a notamment été commissaire d'expositions renommées.



J. Capenberghs : « Des clichés politiquement corrects ».

**Comment avez-vous été chargé de préparer le premier plan de « modernisation » muséologique du MRAC ? Et comment cette mission s'est-elle déroulée ?**

Reginald Moreels (CD&V) était secrétaire d'Etat à la Coopération au Développement entre 1995 et 1999. L'initiative est venue de lui. Il n'était pas le ministre de tutelle du MRAC, mais il souhaitait que le musée sorte de son immobilisme, qu'il repense sa muséologie, son but et son contenu. En 1999, Dirk Thys Van Audeenderde, le directeur du musée de Tervuren, partait à la pension, et il y avait une sorte de vide du pouvoir. M. Moreels y a sans doute vu une opportunité, même si nous étions à la fin de législature. Il a proposé – probablement en accord avec le secrétaire d'Etat à la Politique scientifique compétent (Yvan Ylief, PS) – de financer le musée pour mener un projet de prospec-

tion en vue d'une « modernisation » muséologique du MRAC. Un appel à un muséologue capable de se charger de cette mission a été lancé, et j'y ai répondu. Luc Tack, le tout nouveau directeur du musée, soutenait le projet que je proposais : ma candidature a été retenue. Lorsque je suis entré en fonction, en avril 2000, des problèmes de santé ne lui ont pas permis de poursuivre ses fonctions et il a très vite été démissionnaire. La « vieille garde » du musée m'a réservé un accueil plutôt froid. J'avais le choix entre battre en retraite ou « courir en avant ». J'ai choisi cette seconde option. Parallèlement à la rédaction d'un master plan muséologique du musée, j'ai entrepris de monter l'exposition temporaire « CongoExIt Museum » (1) avec Boris Wastiau, qui était à l'époque un jeune anthro-

pologue enthousiaste du musée, et avec l'artiste d'origine congolaise Toma Muteba Lutumbue, pour le volet art contemporain. Cette exposition actait l'entrée dans l'ère du « post colonialisme » et du « post modernisme », cela rompait totalement avec ce qui s'était fait jusque-là à Tervuren. Dans notre esprit, elle devait préfigurer l'actualisation globale du musée.

**« Après avoir lancé l'exposition "ExItCongoMuseum" au MRAC, je suis devenu persona non grata au musée. »**

L'exposition s'est déroulée de novembre 2000 à juin 2001. La réception critique de l'exposition avait été très positive, tant au niveau national qu'international (2). Mais c'était plus compliqué à l'intérieur du musée : Jos Gansemans, responsable de la section d'Anthropolo-

⇒ gie, et Philippe Maréchal, directeur a.i. et responsable de la section d'Histoire, étaient furieux du résultat. A la fin 2000, j'étais devenu *persona non grata* au musée. J'ai déposé mon projet de master plan pour la rénovation, qui a été remis sur une étagère et, en janvier 2001, ma mission était terminée. Quelques mois plus tard, Guido Gryseels est entré en fonction en tant que directeur. En juillet 2001, j'ai présenté les grandes lignes de mon projet au cours d'une conférence du Conseil international des Musées (ICOM) à Barcelone dans une communication qui a été publiée (3). Au sortir de ma mission à Tervuren, j'avais été contacté pour mener une mission de réorganisation des musées du Kenya, en partenariat avec le Tropenmuseum d'Amsterdam. J'étais heureux d'accepter cette proposition, mais le MRAC était également partenaire du projet et a mis un veto à mon engagement. Ça a été un moment très pénible dans ma carrière.

## Quelle est votre appréciation du choix de muséologie qui a été fait pour la rénovation de l'exposition permanente du MRAC ?

Tel qu'il a été rénové, le musée de Tervuren reste, du point de vue de sa muséologie, un musée du XX<sup>e</sup> siècle. Mais nous sommes au XXI<sup>e</sup> siècle ! Ce musée reste conçu comme « une vitrine », devant laquelle on peut flâner sans être engagé. Aucune implication physique, spatiale n'est créée avec les objets. Quand vous entrez dans le musée, vous ne ressentez rien de valable du point de vue existentiel. Aujourd'hui, le musée doit être une interface culturelle qui rejette l'image exotique et néo-coloniale de l'Afrique. Tervuren était et reste un « lieu de mémoire » et pourrait fonctionner comme « zone de contact inter-culturelle » où le souvenir et l'oubli, la mémoire et des histoires s'expriment et se problématisent.

Faire la scénographie d'un musée, cela ne se limite pas à construire un aménagement attractif. Un muséologue n'est pas un décorateur ; il faut conceptualiser et contextualiser les objets présentés, comme le fait un dramaturge. L'exposition actuelle reste très superficielle. Notamment dans le choix des thèmes. Il y a à Tervuren une diversité de connaissances scientifiques qui pourrait représenter une chance incroyable pour les intégrer de façon dynamique dans la muséologie, mais au lieu d'avoir une approche inter disciplinaire, elles sont simplement juxtaposées. On ne dit rien, par exemple, de l'état des sols autour des sites miniers. On ne donne pas les connexions et les clés nécessaires pour comprendre ce qui se passe et pourquoi. Par exemple, de grandes cartes murales du Congo ont été restaurées, mais elles ne sont pas mises en rapport avec des problématiques actuelles.

## Y avait-il des choix de muséologie alternatifs ?

Tervuren, c'est le « musée des Belges », c'est le « musée de l'imagination coloniale ». Je crois qu'il faut l'accepter comme tel pour la déconstruire, pour mettre en évidence ces clichés, pour corriger les visions et histoires fausses qui subsistent encore. Ce musée est, en Belgique, celui qui serait le plus adapté pour développer une réflexion approfondie sur les identités. En Suède, aux Pays-Bas, il y a des exemples,

et des projets de réformes qui repensent beaucoup plus profondément ce que doit être, aujourd'hui, un musée d'ethnographie, un ex-musée colonial... Avec l'idée de créer des plateformes multi-interprétables. Dans ce type de musée, la présentation de chaque objet devrait au minimum être accompagnée de trois histoires. En convoquant, par exemple, un point de vue artistique, un point de vue sur la « vie sociale » de l'objet, ou encore en exprimant ce qu'évoque l'objet pour un Congolais d'aujourd'hui... Les objets muséaux ne parlent pas par eux-mêmes et encore moins d'une façon univoque. Il faut les laisser parler selon différents points de vue corrects et possibles. Il faut amener le visiteur à comprendre la complexité, le fait que les objets sont – comme expressions symboliques – susceptibles de multiples interprétations. Il faut une muséologie multivocale, et pas seulement univocale ou dualiste. L'autre reste l'autre, mais il y a aussi « l'Africain en moi ». Il faut trouver des moyens visuels ou sensoriels pour parvenir à faire ressentir ce qu'était la réalité coloniale. Ce n'est plus évident aujourd'hui, ni pour le public belge, ni pour le public africain. A propos des crimes coloniaux, on doit

**« Il faut conceptualiser et contextualiser les objets présentés, comme le fait un dramaturge. »**

créer des points dans le musée où le public ne peut plus échapper à la confrontation avec les faits, où il est appelé à être conscient. Le public ne peut pas être mis dans une situation de « consommer » gratuitement ces éléments du passé. Même si l'on conserve des points de repères, il faut également en finir avec une exposition entièrement fixe, permanente, pour renouveler les points de vue et problématiser sans cesse les collections. Il y a beaucoup d'expériences intéressantes en Australie où de nombreux musées se sont ouverts aux « minorités » et à leurs expériences. Une de mes idées pour la rénovation du musée de Tervuren était de laisser des Africains créer, à l'intérieur du musée, un « musée de la Belgique ». Ce serait intéressant pour rendre visible l'utilisation de clichés et de fausses catégories... Dans ce genre de musée, il faut toujours créer des miroirs et des fenêtres. Les artistes contemporains peuvent également apporter une contribution importante, éventuellement sur une base temporaire, mais en créant une véritable confrontation, un véritable dialogue, comme par exemple l'artiste sud-africain William Kentridge ou le fameux commissaire d'exposition américano-nigérian Okwui Enwezor l'ont fait déjà... Mais pour cela, il faut que les démarches artistiques soient soutenues par une véritable vision. On ne peut s'en tenir à des clichés politiquement corrects ; il faut laisser l'art exprimer sa puissance explosive. □

(1) Wastiau, B. (2000),

(2) Arnaut, K. (2001), Corbey, R. (2001), Roger, A. (2006).

(3) Capenberghs, J. (2001).